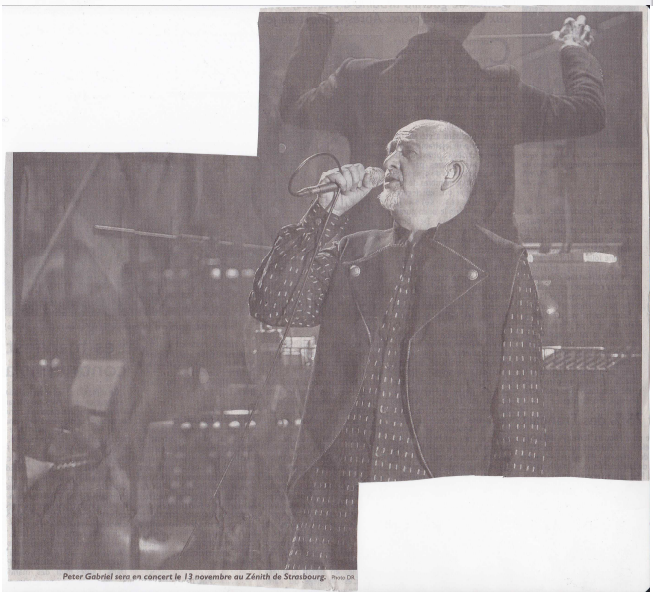
LA GRANDE INTERVIEW : PETER GABRIEL

« Une vie riche plus que le business »

Pop-star dans les années 80 avec l'album « So » qu'il rejoue vingt-cinq ans après sur scène à Strasbourg puis à Lyon, Peter Gabriel a ouvert des champs politiques et musicaux, notamment vers le continent africain. Un artiste majeur, très influent, des dernières décennies. Entretien exclusif.



Peter Gabriel sera en concert le 13 novembre au Zénith de Strasbourg. Photo DR

Peter Gabriel en bref

13 février 1950 : naissance à Londres.

1967 : création de Genesis, puis arrivée de Phil Collins en 1971.

1969 : album « From Genesis to Revolution ».

1975 : quitte Genesis pour carrière solo.

1982 : créé le Festival Womad qui fait la part belle à la world music.

1986 : album « So », contenant une multitude des tubes dont « Sledgehammer » et « Don't give up ».

1987 : récolte 9 récompenses pour ses clips aux MTV Awards.

1989 : création du label Real World et bande originale du film « La dernière tentation du Christ » de Martin Scorsese.

17 novembre 2006 : désigné « Homme de la paix » par les lauréats du prix Nobel.

2007 : créé avec entre autres Richard Branson, Nelson Mandela, les « Global elders », assemblée de dirigeants influents du monde entier qui souhaite aider à résoudre les problèmes de la planète.

Automne 2014 : en tournée pour les 25 ans de l'album « So », le 13 novembre au Zénith de Strasbourg et le 26 novembre à la Halle Garnier à Lyon.

Pourquoi, vingt-cinq ans après, avez-vous souhaité rejouer l'album *So* ?

« C'est l'album qui a le mieux marché commercialement parlant, avec un très bon son et un casting musical de rêve. Mais j'ai toujours voulu échapper à la facilité d'une rétrospective classique, qui se pratique surtout quand les artistes ont besoin d'argent, ou commencent à s'ennuyer. J'avais eu une opportunité similaire avec Genesis, et je l'avais rejetée. En allant voir Brian Wilson (NDLR : ex-Beach Boys) rejouer *Pet Sounds* sur scène, j'ai eu une révélation. Voir un album entier joué par les musiciens qui, initialement, ont créé le disque du début à la fin, c'est quand même quelque chose de très spécial. Alors, j'ai replongé dans l'aventure *So*, et il rend la vie finalement plus intéressante. »

Peut-on recréer, collectivement, la magie musicale de 1986 ?

« Oui, on peut établir les mêmes rapports avec les musiciens. Même 25 ans après. Sur *So*, on a tous eux des relations très familières. Avec l'âge, on a beau être plus ennuyeux, plus grincheux, plus gros, ils sont restés les mêmes, et je suis persuadé que leur énergie sera elle aussi identique. Ils sont tous d'extraordinaires musiciens, comme le batteur Manu Katché qui jouait déjà d'une façon si particulière. »

Vous qui avez toujours été à l'avant-garde de la musique, avec ce show-là, vous regardez dans le rétroviseur, non ?

« Oui, c'est vrai, je me tourne un peu vers le passé. Mais le show ne verse pas du tout dans la nostalgie : la première partie se concentre sur des chansons inachevées et improvisées en version semi-acoustique, la deuxième partie donne des versions électroniques, et en troisième, on joue l'album *So* dans son intégralité. C'est donc un spectacle aux multiples saveurs. »

Comment décririez-vous aujourd'hui le Peter Gabriel des années 80 ?

« J'étais, il faut le reconnaître, une pop star à ce moment-là, en 1986. Mais c'était une courte diversion, la vie normale a très vite repris le dessus. »

À cette période, vous étiez quasiment à vous seul une usine à tubes, non ? Cet album en est le témoin...

« Sur une très courte période, oui. Mais je crois avoir mis ensuite autant de passion, de volonté dans les projets suivants comme la bande originale « Passion » (NDLR : du film « La dernière tentation du Christ). À cette période, je n'ai sans doute pas fait le meilleur commercialement. Je devais alors choisir entre ce qui était bien pour ma vie, et ce qui était bien pour le business. »

Avez-vous des regrets ?

« Non. Pas le moins du monde. J'ai alors opté -et j'ai bien fait- pour une vie merveilleusement riche en rencontrant des gens aussi divers que les mathématiciens, les médecins, les politiciens, aussi bien que les artistes. Et moi, l'amoureux des sciences (NDLR : son père décédé en 2012 à l'âge de 100 ans était ingénieur et avait créé la télévision interactive avant l'heure), j'ai été comblé par ces rencontres. »

« J'étais, il faut le reconnaître, une pop star à ce moment-là, en 1986. Mais c'était une courte diversion, la vie normale a très vite repris le dessus »

Kate Bush (NDLR : qui chantait avec lui sur *Don't give up*) est remontée sur scène récemment. Sachant qu'un documentaire en Angleterre a récemment réuni Genesis, peut-on envisager aussi une « réunion » un jour avec le groupe, un retour scénique ?

« Il y a effectivement un documentaire (*Together & Apart*, BBC) auquel nous avons collaboré, mais, pour être honnête, je pense qu'une réunion de Genesis est très peu probable... »

Pourquoi, comme votre père, avez-vous toujours repoussé les frontières, musicales en ce qui vous concerne ?

« Je pense qu'un artiste doit être comme un chien dans un parc. S'il sent une odeur différente, il doit la suivre. C'est la façon dont on doit travailler, et en ce qui me concerne, ça m'a conduit à la technologie et aux musiques traditionnelles du monde entier. »

« Je pense qu'un artiste doit être comme un chien dans un parc. S'il sent une odeur différente, il doit la suivre »

Pensez-vous avoir joué un rôle majeur dans le développement de la world music, de la musique africaine notamment ?

« Si vous parlez aux musiciens africains, la plupart d'entre eux admettront que l'exposition dont ils ont bénéficié grâce au label a beaucoup joué. Ils ont enfin pu toucher de nouveaux publics à travers la planète. Le cas est frappant avec Nusrat Fateh Ali Khan, qui n'aurait pas eu, je crois d'audience au-delà de son propre pays, le Pakistan,

et cela aurait été vraiment dommage... »

Une chanson engagée comme *Biko* (NDLR : elle rend hommage en 1980 au leader anti-apartheid Steven Biko, décédé en détention en 1977) a-t-elle, selon vous, fait avancer les choses politiquement en Afrique du Sud ?

« Ce n'est pas uniquement cette chanson, mais des artistes et leurs messages à l'intérieur et à l'extérieur d'Afrique du Sud qui ont pu éclairer le peuple sur ce qu'il se passait vraiment. Donc ma chanson, comme les films ou les autres arts à cette période-là, ont contribué à cette dénonciation d'un apartheid inhumain. »

Quel souvenir, quel héritage gardez-vous de Nelson Mandela que vous avez régulièrement rencontré ?

« La chose la plus extraordinaire pour moi : c'est que quelqu'un puisse sortir d'une période aussi douloureuse, avec de très nombreux amis tués ou torturés, et choisir, une fois sorti, de construire une nouvelle Afrique du Sud avec ses anciens ennemis. C'est absolument remarquable. »

Pensez-vous qu'un artiste et une chanson puissent améliorer le monde ?

« C'est dangereux de penser qu'un artiste peut, comme Michael Jackson avec une seule chanson, changer le monde. Mais si on l'inscrit dans un processus global qui fait évoluer la société, oui c'est possible. Vous trouverez rarement un mouvement politique ou social auquel un morceau de musique n'est pas attaché... »

Quelles sont les ambitions de « the Elders » (NDLR : « Les anciens » ou « Les sages », soit une organisation non-gouvernementale réunissant hommes d'État, activistes politiques créée par Richard Branson, Peter Gabriel, Nelson Mandela, Desmond Tutu...), où vous côtoyez les grands de ce monde ?

« Grâce aux « Elders », on peut effectivement parler aux leaders du monde directement. Notre rêve, c'est aussi de muer en mouvement populaire, de s'étendre sur le globe, de visualiser les problèmes. Tous ces rassemblements restent très inspirants pour moi. Il faut que n'importe qui, à travers le storytelling, puisse raconter sa propre histoire. Internet permet aujourd'hui d'interpeller directement les « Elders » qui eux-mêmes peuvent alerter les grands dirigeants de ce monde. »

« C'est ce que vous expérimentez dans la vie qui vous rend meilleur »

Pourquoi aujourd'hui les jeunes artistes semblent-ils moins impliqués politiquement que vous ne l'étiez, vous ?

« Moi, je suis venu à la politique par accident. C'est en écrivant *Biko* que tout s'est déclenché, j'ai été invité par Amnesty international, ce n'était pas une démarche calculée. C'est ce que vous expérimentez dans la vie qui vous rend meilleur. Il suffit de voir l'histoire fantastique d'Emmanuel Jal, cet ancien enfant soldat du Sud-Soudan : il est devenu très actif dans des campagnes pour éduquer les jeunes enfants, il a apporté une force économique dans ces contrées très pauvres du monde. J'adore soutenir ces gens-là, ça a dû faire partie de mon éducation. Donc, les jeunes groupes, comme moi plus jeune, doivent pouvoir mettre le pied à l'étrier, bénéficier d'une meilleure exposition, et les politiques suivront automatiquement... »

Propos recueillis par Xavier FRÈRE.

SOURCE DOCUMENTAIRE : LE REPUBLICAIN LORRAIN DU 02.11.2014.